

Gille, Valère
Ce n'était qu'un rêve

PQ
2613
I52C4



1174
PQ
2613
I52C4

CE N'ÉTAIT QU'UN RÊVE ⁽¹⁾

COMÉDIE FÉERIQUE EN UN ACTE ET EN VERS

PERSONNAGES :

Mistigri.

Cucurbitus, précepteur de *Mistigri*.

Gloriande }
Melrose } fées.

Une clairière dans un antique parc seigneurial, dont les frondaisons aventureuses débordent et s'enchevêtrent. Ça et là de sauvages bosquets de fleurs.

A droite du spectateur, on distingue entre les feuillages un étang. A gauche un vieux banc de pierre. L'aube naît, criblant de flèches d'or les lourdes floraisons des arbres centenaires. Le soleil se lève dans le ciel rose et enflamme de milliers de rayons les verdure frissonnantes.

GLORIANDE cueille au hasard quelques fleurs dont elle fait un bouquet. Entendant du bruit dans le feuillage, elle se retourne et aperçoit MELROSE.

(1) Représenté pour la première fois sur le Théâtre royal du Parc, à Bruxelles, le 21 mars 1903.

du christianisme créant en face de l'Etat l'autonomie de l'âme humaine libérée des esclavages, consciente des lois de son devenir, et la nouvelle conception sociale qui s'en dégage est le bien des individus accompli par l'Etat, et non pas le bien de l'Etat accompli par le sacrifice d'un certain nombre des individus qui le composent. Le sacrifice, qui est la splendeur de l'âme, ne peut être que volontaire, et les majorités n'ont pas plus le droit de l'imposer aux minorités au nom de la loi que les minorités aux majorités au nom de la Force. A l'époque présente, l'humanité est en gésine d'une forme sociale qui marquera une étape de progrès; grâce à l'hygiène, à l'art du gynécologue, l'enfantement peut être doux et se faire sans péril, mais il peut aussi se produire dans les convulsions d'une barbare animalité et toutes les tortures d'un arrachement de chair sanglante. Quoi qu'il arrive, il aura lieu, car, à l'encontre de ce que dit le poète, l'humanité n'est jamais lassée d'être mère.

EMILE SIGOGNE.

SCÈNE I.

MELROSE, GLORIANDE.

GLORIANDE

Melrose !

MELROSE, *s'avançant.*

Sois toujours la belle Gloriande.

GLORIANDE.

Que le printemps t'accueille, et lui-même te rende
Ton salut !

MELROSE.

As-tu fait cette nuit un doux songe ?

GLORIANDE.

Mais j'ai rêvé de toi !

(avec une moue de tristesse)

C'était donc un mensonge

Puisque tu ne sais pas que j'ai vu ton sourire ?

MELROSE, *l'embrassant.*

Je voulais feindre, afin de te l'entendre dire.

GLORIANDE.

Je dormais. Le soleil parut ; comme un éclair

Jaillit un rayon rose,

Et j'ai cru voir glisser le beau sourire clair

De ma chère Melrose.

MELROSE.

Un gentil roitelet gazouillait dans le bois;
Je me suis réveillée,
Pensant sous le bosquet reconnaître ta voix,
Ta voix ensoleillée.

GLORIANDE.

Melrose !

MELROSE.

Gloriande !

GLORIANDE.

Aujourd'hui quel chapeau
De fleurs mets-tu ?

MELROSE.

Coquette ! Ah ! tu veux à l'appau
Prendre l'oiseau chanteur, familier et mutin,
Le Prince Mistigri qui vient chaque matin,
Saccager ces rosiers et piller ce bocage !

GLORIANDE.

Je servirais d'appau... mais tu serais la cage.

MELROSE.

Une prison !

GLORIANDE.

La plus charmante des prisons.

MELROSE.

Tu viendrais délivrer l'oiseau bleu.

GLORIANDE.

Nous disons

Des folies !

MELROSE.

C'est si bon !

GLORIANDE.

C'est tout ce qui nous reste.

MELROSE.

Hélas !

GLORIANDE.

Ce fut un sort glorieux, mais funeste
Qui nous fit, toutes deux, immortelles et fées ;
Et lorsque les parfums du printemps, par bouffées,
Montent de l'encensoir des roses dans la brise,
Je voudrais, je l'avoue, un jour être surprise
Par un page timide, innocent et craintif
Qui m'offrirait son cœur comme un oiseau captif,
Et rougirait très fort en m'appelant : Madame.
Il parlerait de l'infini, de baisers d'âme,
De la lune, d'un lys divin, d'une autre sphère,
D'un tas de riens charmants dont je n'aurais que faire,
Et pour me dévoiler son humeur libertine
Il me réciterait des vers de Lamartine.
Tremblant comme un enfant qui porte des amphores
Il s'agenouillerait soudain ; Des métaphores
Immenses fleuriraient sur ses lèvres menues,
Et parfois il dirait des choses ingénues,
Audacieuses, mais d'une voix langoureuse.

MELROSE.

Je comprends : Calypso se trouve malheureuse
D'être immortelle.

GLORIANDE.

Eh ! Oui ! Je voudrais enfin vivre !
Trembler, souffrir un peu, savoir ce qui enivre,

Lorsque avril est en fleurs, tous ces gentils amants
Qui, parmi les bosquets remplis de diamants
D'un pas mal assuré s'égarent dans la mousse,
Savoir pourquoi, le soir, leur voix devient plus douce,
Pourquoi, lorsqu'ils sont seuls, ils se parlent tout bas,
Les oiseaux cependant ne les écoutent pas.
Est-ce un crime d'aimer ?

MELROSE.

Tu sauras ça plus tard.
Songeons à nos chapeaux. — Oh ! vois ce nénuphar,
Il serait d'un effet charmant.

GLORIANDE.

Comme j'envie
Mistigri ! C'est un être humain. Pour lui la vie
N'est qu'un sourire rose ; il est jeune, il est beau.
Il agite, en dansant, des fleurs comme un flambeau.
Vite, il court se mêler aux tourbillons des choses
Ainsi qu'un papillon se vautre dans les roses ;
Son âme, comme un lys, va s'ouvrir à l'amour.
Regarde ! le printemps entier lui fait la cour.

MELROSE.

O folle ! n'envie pas le bonheur des humains ;
L'amour connaît, hélas, de tristes lendemains ;
Son espérance est prompte et son ivresse, brève ;
Il s'obstine à vouloir réaliser un rêve
Qui sans cesse le fuit et sans cesse lui ment.

GLORIANDE.

Tu raisonnes comme un philosophe allemand.

MELROSE.

Les philosophes ont du bon.

GLORIANDE.

Ils sont trop vieux.

MELROSE.

Hé ! Hé ! Quand on commence à perdre les cheveux
On se coiffe avec plus de soins.

GLORIANDE.

Oui ! et les autres
Vous aident. Garde-moi de ces graves apôtres
Qui, dépourvus des feux qui consomment les hommes,
Ont depuis très longtemps perdu le goût des pommes,
Et parlent de l'amour mystique et de son art
Avec cette réserve heureuse d'Abélard,
En attendant, sous l'orme, une heure clandestine.

MELROSE.

Faut-il te réciter des vers de Lamartine ?

GLORIANDE.

Grand merci, Mistigri va venir.

MELROSE.

Prends bien garde !

GLORIANDE.

Je suis honnête fée et saurai me...

MELROSE.

Bavarde !

Je t'allais simplement confier un secret.

GLORIANDE.

Dis-le-moi vite.

MELROSE.

Eh bien ! ton Mistigri serait
Amoureux.

GLORIANDE.

Amoureux ! Et de qui ?

MELROSE, *se sauvant*.

Pas de moi.

GLORIANDE (*seule*).

Amoureux ! Pas de moi... Mais alors !... Quel émoi !
Mais, il le faut, je resterai inaccessible.

(*Apercevant Mistigri qui vient.*)

Ah ! voici Mistigri ! Devenons invisible
Et sachons, prudemment, d'un subtil artifice
Susciter un amour qui, j'espère, est novice.

(*Elle se cache dans le feuillage.*)

SCÈNE II.

MISTIGRI, GLORIANDE (*cachée*).

MISTIGRI, *entrant*.

Ces lieux ont une grâce à nulle autre pareille
Mon précepteur, monsieur Cucurbitus,
N'y viendra pas me tirer par l'oreille ;
Sans craindre, ici, que sa face vermeille
Où le pavot lutte avec le cactus

N'émerge en courroux du feuillage,
Je puis, en ces bois reposants,
Mettre les rosiers au pillage.

Voici l'avril, et j'ai déjà seize ans !!
Il n'est vraiment pas beau mon maître ; il est austère,
Triste, stupide, épais ; les limaçons
A son aspect s'enfuiraient ventre à terre.
Il est clair, c'est un monstre. Il ferait taire
En se montrant un congrès de pinsons,
Voire de sèches féministes !
Mais quittons ces soucis cuisants ;
Pour réveiller les botanistes
Voici l'avril, et j'ai déjà seize ans !

*(Il fait quelques pas sous les voûtes de feuillage
d'où ruissellent les rayons du soleil, et comme en
extase devant la nature embrasée :)*

Quel doux sourire emplit ce ciel rose et caresse
Les bois, les gazons, les ruisseaux !
Splendeur sacrée, enchantement, divine ivresse !
Mon cœur ardent est plein d'oiseaux
Qui gazouillent, grisés de joie et de lumière.
Là-bas, dans le feuillage obscur,
Comme des yeux rieurs, au fond de la clairière,
Souvrent des corolles d'azur.
Ici, les feuilles d'or semblent des milliers d'ailes
Qui palpitent d'amour et font
Éclater au soleil des gerbes d'étincelles
Qui s'éparpillent sur mon front.
Tout est clarté, tout est bonheur, tout est délire,
Mumures, frais babils, frissons !
L'amoureuse forêt tout entière soupire :
Sous les arbres, dans les buissons,

Près de moi, je le sens, quelqu'un est là qui rôde
Et qui me câline tout bas;
Je vois dans les taillis ses regards d'émeraude,
J'entends dans la mousse ses pas.
Il glisse dans la brise et m'appelle et me frôle;
Sa bouche espiègle me poursuit,
Ses doigts, tièdes rayons, courent sur mon épaule;
Il passe, il chuchote, il s'enfuit.
Mon cœur frémit; mon cœur s'enfle comme une voile
Et voudrait, soudain emporté,
Voguer vers l'inconnu, vers une blanche étoile
Dans cet océan de clarté,
Se perdre en l'infini, se fondre dans les choses,
S'anéantir, et dans chaque être,
Dans le chant des oiseaux et le parfum des roses,
Mourir, et sans cesse renaître.

La voix de GLORIANDE, *cachée dans le feuillage.*
Mistigri !

(*De l'autre côté du théâtre, même jeu.*)

Mistigri !

MISTIGRI.

Qui m'appelle ? Mon nom !

(*Silence.*)

J'ai sans doute rêvé !

La voix de GLORIANDE.

Mistigri !

MISTIGRI.

Pourtant, non !

C'est ici. Cette fois, j'ai fort bien entendu.

Esprit follet, esprit narquois, qui donc es-tu ?

La voix de GLORIANDE.

Je suis ton rêve et ton désir,
Je suis cette âme que ton âme
A ce printemps en fleurs réclame
Et cherche partout à saisir.

MISTIGRI.

Ne raille pas un cœur trop prompt à s'abuser !
Si tu n'es pas un vain songe, pour apaiser
Mon trouble et cette obscure et suave tendresse
Qui s'éveille en mon être et me grise et m'opprime.
Ne tarde plus, et dans la gloire du printemps
Apparais à mes yeux éblouis : Je t'attends !

La voix de GLORIANDE.

Cela ne dépend que de toi :
Parmi ces lianes fleuries
Tu me verras, si tu me pries
Avec assez de foi.

MISTIGRI.

Mais depuis de longs jours, depuis des nuits sans
[nombre
Je t'invoque, et partout te poursuis : c'est ton ombre
Qui le soir, traversait, rapide et lumineuse,
Les clairières, pareille à la biche peureuse ;
C'est toi qui gazouillais mollement sous les branches
Lorsque avril y suspend ses girandoles blanches ;
Tes yeux luisants, je les voyais tout grands ouverts,
Rayons d'azur, briller dans les bocages verts ;
Ton haleine c'était la brise ; l'églandine
Semblait dans les taillis ta bouche purpurine ;
Ton sourire furtif illuminait les eaux ;
Les arbres bruissants et le chœur des oiseaux

Célébraient tous les jours, à l'aube, ta venue ;
Tout cela c'était toi, chère amante inconnue !
Je t'attendais, je te cherchais, jè t'implorais
Au bord des sources, sur les monts, dans les forêts,
Et quand avec les fleurs je conversais tout bas
C'est toi que j'appelais, mais tu n'entendais pas.

La voix de GLORIANDE.

C'est bien. Puisque tu m'as si longtemps poursuivie,
Je t'aime, et ton amour va me donner la vie.

MISTIGRI.

C'est le printemps entier qui m'entre dans le cœur !
O viens !

La voix de GLORIANDE.

Réfrène ton ardeur,
Et sache encor ce que j'exige.

MISTIGRI.

Oh ! pourquoi retarder à mes yeux ce prodige ?

La voix de GLORIANDE.

Écoute :

Lorsqu'à ta voix s'entrouvrira la voûte
De ce rosier enchanté,
Et qu'à ton âme en extase
Je dévoilerai ma beauté,
Par un fol désir emporté
Retiens-toi de franchir le seuil de ce buisson.
Que cet amour candide qui t'embrase
Engendre, seul, ton rêve et son illusion.

Garde-toi bien d'enfreindre
Cet ordre auquel je te soumets,
Car si tu cherchais à m'étreindre
Je disparaîtrais à jamais.

CUCURBITUS, *dans le lointain.*

Mistigri! Mistrigri! Oh là!

MISTIGRI, *se cachant derrière un tronc d'arbre.*
Cucurbitus!

CUCURBITUS.

Mécréant!

MISTIGRI.

Il m'appelle!

CUCURBITUS.

Ici!

MISTIGRI.

Sombre hiatus,
Sa bouche énorme s'ouvre épouvantablement!
Il me cherche le nez dans l'herbe! Il est charmant!
(*Riant.*)
Ah!... il court! On l'entend jusqu'ici qui renifle.
Chaque buisson lui donne en passant une gifle!
Diable! il pousse de ce côté. Tout devient noir!
On dirait que se pose un immense éteignoir
Sur le soleil. Il éteindrait un arc-en-ciel!
Il tousse, il bave, il râle, il est bouffi de fiel.
(*Courant au bord de la scène, puis se sauvant.*)
Regardez tous, voilà l'homme noir... Je me sauve.

SCÈNE III.

CUCURBITUS, GLORIANDE, puis MELROSE.

CUCURBITUS, *entrant essoufflé.*

Ce gamin m'assassine et j'en deviendrai chauve.
(*Il se laisse tomber sur le banc.*)

Ouf ! je meurs, Mistigri ! Mistigri ! Mistigri !!

GLORIANDE, *surgissant du feuillage.*

Hé ! quel émoi, Monsieur, vous fait jeter ce cri ?

CUCURBITUS, *sans entendre.*
Mistigri !

GLORIANDE.

Quelle fièvre affreuse vous ravage ?

CUCURBITUS, *sursautant.*
Hein ?

GLORIANDE.

Cet air effaré, cette clameur sauvage ?

CUCURBITUS.
Mistigri ! N'avez-vous pas vu ce malfaiteur ?

GLORIANDE.
Qui ? Mistigri ?

CUCURBITUS.
Mais oui ! Je suis son précepteur
Cucurbitus.

GLORIANDE.

Cucurbitus !... Cucurbitus !

Comment ! C'est vous ?

CUCURBITUS.

C'est moi.

GLORIANDE.

Vous ! ce savant en us

Qui figurez en pied chez tous les photographes,

Dont le nom est redit par tant de phonographes

Qu'un statisticien n'en ferait pas la somme !

Que je me sens petite auprès d'un si grand homme !

CUCURBITUS.

Sans doute. Cependant je voudrais...

GLORIANDE.

Je m'excuse.

O maître ! de paraître à vos yeux si confuse.

CUCURBITUS.

Laissons.

GLORIANDE, *avec admiration*.

Cucurbitus !

CUCURBITUS.

Permettez.

GLORIANDE.

Au plus vite

Il me faut à ma sœur crier cette visite.

CUCURBITUS.

Un instant !

GLORIANDE.

Non, non, non !

CUCURBITUS.

Et de grâce !

GLORIANDE, *appelant*.

Melrose !

CUCURBITUS, *criant aussi*.

Madame !

GLORIANDE.

Melrose !

(*L'apercevant dans les feuilles.*)

Ah ! Accours, petite rose

Des bois !

MELROSE, *s'avançant*.

Voici.

GLORIANDE.

Viens donc !

CUCURBITUS.

Quelle loquacité

Morbide !

MELROSE (*à Gloriande*).

Explique-moi cette vivacité.

CUCURBITUS.

J'en veux étudier le processus psychique.

GLORIANDE, *montrant Cucurbitus.*

Regarde !

MELROSE.

De quel genre est ce monstre exotique ?

GLORIANDE (*bas à Melrose*).

Chut !

(*Présentant Cucurbitus.*)

Ce jour est illustre entre tous ! Le docteur
Cucurbitus ! Salue en lui l'aimable auteur
De l'ouvrage : *Hamlet comme alcoolique*. Il éclipse
Galilée et Bacon, Euclide et Juste-Lipse.
Chère Melrose, il a trouvé vingt noms nouveaux
De maladie ! Eh mais ! tu connais ses travaux.

MELROSE, *saluant.*

Maître !

CUCURBITUS, *de même.*

Madame !

MELROSE.

Et moi qui croyais qu'un savant
Était un grave octogénaire, un peu baroque.
Un peu fou ; un vieillard peigné d'un coup de vent,
Portant lunettes, jaune, essoufflé comme un phoque.
Et dont la romantique et béante défroque
Ne cachait que fort mal la capricieuse ligne
D'un corps sec et tordu comme un sarment de vigne ;
Que son œil figurait un aquarium glauque ;

Qu'au-dessus de sa bouche un nez phénoménal
D'où sortait par saccade un souffle court et rauque,
Ressemblait, par l'éclat rubicond, au fanal
Qui commande l'entrée affreuse d'un chenal;
Qu'enfin ratatiné plus qu'un vieux parchemin
Cet être biscornu n'avait du genre humain
Que la bêtise énorme et non l'aspect.

CUCURBITUS.

Vraiment ?

MELROSE.

Mais ce n'est qu'une fable et vous êtes charmant.

GLORIANDE.

Admire sa prestance et son noble maintien.

MELROSE.

Son œil vertigineux est profond comme un puits.

GLORIANDE.

N'est-ce pas, que sa robe austère lui sied bien ?

MELROSE.

Son front de ses clartés éteint l'astre des nuits.

GLORIANDE.

Il met dans chaque geste une grâce infinie.

MELROSE.

Même quand il se tait il montre son génie !

CUCURBITUS.

Oh ! vous exagérez, car en ce moment même
Le souci me travaille et ma peine est extrême.
O folles ! apprenez que j'ai sur le métier
Un livre qui fera pâmer le monde entier,
Et l'Académie. Oui ! J'y prouve, tout de go,
Qu'à le bien regarder votre Victor Hugo,
Dont la foule ignorante et vile raffola,
N'est qu'un dégénéré supérieur. Voilà !

GLORIANDE.

Mais les femmes seront toutes folles de vous !

CUCURBIBUS.

Je me garde à l'étude avec un soin jaloux,
Et la chaste Science est ma seule maîtresse.

MELROSE.

Le barbare !

GLORIANDE.

Cruel !

CUCURBITUS.

L'amour, trompeuse ivresse,
N'est qu'une maladie, un délire, une fièvre,
Une contagion qu'il faut fuir, comme un lièvre
Fuit son ombre ; un bacille à mettre au musée
Et dont nous trouverons quelque jour le sérum.

MELROSE.

Oh ! c'est sublime !

GLORIANDE.

Et comme il en parle à loisir !

MELROSE.

On n'en peut plus.

GLORIANDE.

On pâme.

MELROSE.

On se meurt de plaisir.

CUCURBITUS.

Mesdames, Nietzsche a dit...

GLORIANDE.

Nietzsche !

MELROSE.

Oh ! Nietzsche ! ma sœur !

GLORIANDE.

Il a lu Nietzsche !

MELROSE.

Il dit cela d'une douceur !

GLORIANDE.

Quelle simplicité !

MELROSE.

Ah ! permettez, de grâce,
Monsieur, que pour l'amour de Nietzsche on vous
[embrasse.

CUCURBITUS.

Tout beau ! vous m'étouffez.

GLORIANDE, *continuant à l'embrasser.*

Non !

MELROSE.

Encore !

CUCURBITUS, *se dégageant.*

C'est qu'en somme

Pour être un grand savant je n'en suis pas moins
[homme.

GLORIANDE.

Un savant comme vous doit être imperturbable.

MELROSE (*à Gloriande*).

Chère, réparons vite un oubli très coupable :
Nous aurions dû déjà de nos plus belles gerbes
Couronner ce front-là plein de pensers superbes.

GLORIANDE.

C'est cela.

(*Conduisant Cucurbitus.*)

Là, venez sur ce banc vous asseoir.

MELROSE.

Et nous vous garnirons de fleurs, comme un dres
[soir.

GLORIANDE, *qui s'est éloignée, revient avec
d'immenses gerbes de graminées
et de larges fleurs jaunes. Tout
en tressant une couronne sur la
tête de Cucurbitus :*

Maître auguste, Cucurbitus,
Rayonnant, candide et placide
Comme un Bouddha sur son lotus,

MELROSE (*même jeu*).

O vous ! plus brillant que Phœbus,
Vous en qui tout savoir réside,
Maître auguste, Cucurbitus !

GLORIANDE (*même jeu*).

Nous vous couronnons selon l'us
Antique, esprit vaste et lucide,
Comme un Bouddha sur son lotus.

MELROSE.

Aux crocus, aux convolvulus
Nous enlaçons la mûre acide,
Maître auguste, Cucurbitus

GLORIANDE.

Mais vous ne dites d'orémus
Pour l'universel suicide
Comme un Bouddha sur son lotus,

MELROSE.

Sans hésiter, vous courez sus
A chaque microbe homicide,
Maître auguste, Cucurbitus.

GLORIANDE.

Le cosmos n'a plus de rébus !
De tout, simplement, il décide
Comme un Bouddha sur son lotus.

MELROSE.

Oh ! quel ineffable rictus !
Regarde, ma sœur ! il préside
Notre maître Cucurbitus,

GLORIANDE.

Comme un Bouddha sur son lotus.

CUBURBITUS, *tombant à genoux.*

Je n'en puis plus ! J'étouffe ! Au secours ! Je vous veux !
Je vous aime !

(Poursuivant les fées qui s'enfuient en riant.)

Soyez à moi toutes les deux !

SCÈNE IV.

MISTIGRI.

MISTIGRI, *poussant la tête hors du feuillage.*

Personne...

(S'avançant.)

Seule enfin l'aérienne lyre
De la forêt magique indolemment soupire
Sous le ciel amoureux.
Mon maître a disparu : tout s'anime et s'irise,
Et l'on n'entend que le feuillage et que la brise
Qui chuchotent entre eux.

Ai-je rêvé? Mais non! Ce fut bien là,
Dans ces fleurs, que la voix étrange m'appela
Tout à l'heure, et mon âme en est encore ravie.

Ah! s'il ne faut pour te donner la vie
Qu'une prière, un cri d'amour désespéré,
Fantôme errant, qui que tu sois, je te verrai!

*(S'approchant du buisson de roses, et sur le ton
d'une invocation passionnée qui grandit et se fait de
plus en plus éloquente :)*

O toi, sous le rideau de ces roses cachée,
O toi, qui si souvent
Comme un lys lumineux et frêle, t'es penchée
sur mes rêves d'enfant,

Toi, que j'entrevois dans un rose mirage,
O fantôme moqueur,
Lorsqu'en me souriant tu mirais ton visage
Au miroir de mon cœur!

Me voici, pâle encor de t'avoir désirée,
Tremblant d'amour, et tel
Que le prêtre attendant la vision sacrée
Aux marches de l'autel.

Prends en pitié l'enfant qui t'appelle et qui t'aime;
N'a-t-il pas mérité
De t'offrir en ce jour ainsi qu'un diadème
Sa vie à ta beauté?

Ah! soulève le voile épais qui me dérobe
Ton sourire vermeil
Et viens, éparpillant dans les plis de ta robe
Les rayons du soleil.

Mais te voilà ! Je te pressens, je te devine
Sous ces mouvantes fleurs ;
Tout mon être s'emplit d'une ivresse divine
Et de mille lueurs.

O rêve ! O toi qu'en vain j'ai partout poursuivie,
Et qui me fuis encor,
Que ma pensée en feu te donne enfin la vie !
Et comme une aube d'or

Dans ta gloire apparais ! Je le veux ! De mon âme
Prête à s'extasier,
Jaillis à mon appel, comme jaillit la flamme
Joyeuse d'un brasier !

*(Le buisson de roses s'est entr'ouvert et la fée
Gloriande apparaît dans un scintillement de rayons
de fleurs et pierreries.)*

O prodige !... qu'es-tu ? Déesse, nymphe, étoile ?
Est-ce le ciel caché qui soudain se dévoile ?
Où suis-je ? N'est-ce pas, c'est le jardin des anges ?
Voici qu'aux sons des luths les divines phalanges
Dans un scintillement confus de pierreries
Neigent parmi l'azur en blanches théories,
Et toi, ceinte de purs rayons, tu resplendis
Entre leurs guirlandes fleuries
Comme un lys plus vermeil, Reine du Paradis !

SCÈNE V.

MISTIGRI, GLORIANDE.

GLORIANDE.

Ta prière est exaucée ;
Reconnais-moi, je suis ta fiancée.

MISTIGRI.

Oui, c'est bien toi, c'est toi dont la brillante image,
Dont le fantôme décevant
M'apparaissait, le soir, à travers le feuillage
Bercé mollement par le vent.

Et quand des monts obscurs glissait la nuit amie
Légère et blanche, tu venais
A mon chevet sourire à mon âme endormie ;
Oui, c'est toi, je te reconnais.

GLORIANDE.

Invisible, c'est vrai, j'étais auprès de toi,
Et lorsque le printemps et le parfum des sèves
Te remplissaient d'un doux émoi,
J'étais à tes côtés et je veillais tes rêves.

MISTIGRI.

Oh ! je rêvais alors que nous fuyions ensemble,
Enivrés d'un même bonheur ;
Nous allions, et mon cœur comme un oiseau qui
Se blotissait près de ton cœur. [tremble
Et là, dans le silence inquiet des grands bois,
A l'heure exquise où le soir tombe,
Mon amour attentif et docile à tes lois
Était plus doux qu'une colombe.

GLORIANDE.

Oh ! parle, parle encor ; tu parles en poète.
Dans le ciel il me semble entendre une alouette
Qui chante, de soleil et d'azur étourdie ;
Et je m'écoute en écoutant la mélodie
Si langoureuse et si suave de tes phrases.
Tu dis si bien mes vœux, mes rêves, mes extases,

Tous les désirs confus et fous de ma jeunesse !
Oh ! parle encore, afin que je me reconnaisse.

MISTIGRI.

Si tu veux, sous les arceaux
Des frissonnantes ramures,
Nous irons rire aux ruisseaux
Et répondre à leurs murmures.

Les oiseaux apprivoisés
T'éventeront de leurs ailes,
Cependant que mes baisers
Seront craintifs, fous et frères.

Dans un bocage discret
Tes roses lèvres écloses
Parmi les roses seraient
Une rose dans les roses.

Et puis, tu t'endormirais
Comme aux accents d'une lyre,
Et je t'envelopperais
Tout entière d'un sourire.

GLORIANDE.

Oui, ce serait charmant ; et tu dois être heureux
D'avoir cette folie énorme : être amoureux !
Oui, je voudrais me perdre avec toi dans les bois
Où le rire enfantin des feuilles se propage.
Je serai grande dame et tu serais mon page,
Et nous croirions refaire un conte d'autrefois.
La brise et les oiseaux te prêteraient leur voix
Pour me dire à genoux des choses insensées ;
Et je serais parmi tes fidèles pensées

Comme une fière reine au milieu de sa cour.
Oui, ce serait charmant ! Mais ce rêve d'amour,
Ingénu, triomphant, sublime et plein d'appas
N'a qu'un défaut...

MISTIGRI.

Et c'est ?

GLORIANDE.

Que je n'existe pas.

MISTIGRI.

C'est mal de te jouer d'un cœur ardent qui t'aime !

GLORIANDE.

Je n'existe qu'en rêve, hélas ! et qu'en toi-même.

MISTIGRI.

Comment ! ce corps divin, cette voix, ce sourire,
Et toutes ces beautés que je n'ose décrire,
Cette gorge, ce front, ces yeux...

GLORIANDE.

Ne sont qu'un songe ;
Rien qu'une illusion fugitive.

MISTIGRI.

Mensonge !

GLORIANDE.

Hélas ! non. Je ne suis qu'une impalpable fée,
Une ombre, une vapeur que la terre échauffée

Exhale, et que le vent le plus léger dissipe;
Un vain mirage auquel ton amour participe,
Moins qu'un mot de poète et moins qu'un feu follet,
Et ce que tu crois voir n'est autre qu'un reflet
Du magique idéal dont ton esprit s'abuse.

MISTIGRI.

Non, non ! C'est une infâme ruse
Et dans cet instant je pourrais...

GLORIANDE.

Rappelle-toi l'impitoyable arrêt.

MISTIGRI.

Tu ne m'as donc cherché que pour me voir souffrir ?

GLORIANDE.

Mais ta souffrance, ami, n'est que dans ton désir.

MISTIGRI.

Qu'importe ! un seul baiser, un seul, et je mourrai.

GLORIANDE.

On dit cela, avant. Demain je reviendrai.

MISTIGRI.

Tu pars !

GLORIANDE.

Il le faut bien.

MISTIGRI.

Ecoute mon aveu.

GLORIANDE.

Demain.

MISTIGRI.

Non ! Je te veux !

GLORIANDE.

Arrête.

MISTIGRI.

Non !

GLORIANDE.

Adieu !

(Emporté par sa passion, Mistigri a voulu saisir sa vision. Au moment où il étend la main, Gloriande disparaît et le buisson se referme. Mistigri pousse un cri et tombe inanimé sur le banc.)

SCÈNE VI.

CUCURBITUS. MISTIGRI.

CUCURBITUS, *entrant, les vêtements en désordre.*

Ces femmes m'ont, je crois, berné. Quoi qu'on en die
J'avais raison. L'amour n'est qu'une maladie.
Quel serait le remède ?

(Apercevant Mistigri.)

Hé ! Mistigri !

(*S'approchant.*)

Il dort.

Excitons ses centres nerveux.

(*Il le secoue violemment par la nuque.*)

Il ne bouge, pinçons plus fort.

Holà ! Holà ! Gibier d'hôpital, mauvais gueux !

MISTIGRI, *revenant à lui.*

Hé ! Quoi ?

(*Reconnaissant Curcubitus et se reculant vivement jusqu'à l'autre extrémité du banc.*)

Ce n'est plus elle !

CUCURBITUS.

Que dit-il ?

MISTIGRI, *replongé dans son rêve.*

Elle était lumineuse, et si belle
Que l'aurore semblait naître de son sourire.
Elle parlait, sa voix était comme une lyre,
Et sa bouche vermeille, adorable et petite
Était la rose qui s'entr'ouvre et qui palpite.

CUCURBITUS.

Il est fou !

MISTIGRI.

Dans les fleurs elle m'est apparue.
C'était ma fiancée ; oui, je l'ai reconnue.
J'ai voulu la saisir, l'âme tout éblouie,
Mais elle a fui ma main, et s'est évanouie
Comme une vision mystérieuse et brève.
La reverrai-je ?

CUCURBITUS.

Bon ! Voilà que pour un rêve
Monsieur Mistigri geint et se met en émoi !

(Allant le prendre par l'oreille et l'entraînant.)

Mais la réalité, retiens-le bien, c'est moi.

RIDEAU.

VALÈRE GILLE.



20-5-54

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ Gille, Valère
2613 Ce n'était qu'un rêve
I52C4

